



J'me marie, j'me marie pas, j'fais une sœur

Par Réal D'Amours

(Deschambault)

Elles avaient pédalé longtemps. Jusqu'à ne plus sentir leurs jambes. Comme si ces dernières étaient devenues une partie autonome de leur corps, avaient acquis leur indépendance. Depuis Québec que Gabrielle, Lucille, Annette et Berthe se soumettaient aux exigences du pédalier, affrontant les dénivellations en se raidissant ou se relâchant selon qu'elles montaient ou descendaient. Il ne restait que 5 milles $\frac{3}{4}$ pour atteindre Grondines, mais elles n'arrivaient plus à imposer leur volonté à leurs jambes. Et cette chaleur ! Il fallait s'arrêter, se débarrasser de l'acide lactique accumulé dans les muscles, se rafraîchir. Et en plus elles mouraient de faim. Une pause collation sur la grève leur ferait le plus grand bien.

Gabrielle

Je me souviens de ce jour-là. C'était en août 1938. La guerre était à nos portes. On ne le savait pas encore. Peut-être qu'elle était la cause de la fièvre qu'on sentait dans l'air. Nous étions toutes les quatre dans un état d'excitation extrême. Un courant tellurique montait dans nos corps, notre esprit, notre âme, nous rendait survoltées, comme prises d'une énergie qui émanait de la vie elle-même. Le sang grondait dans nos veines. Se donner tout entières à nos vélos et aux caprices de la route pendant cinq heures avait sans doute fait grimper les endorphines à un point tel que nous frôlions un état de transe. J'avais 18 ans. C'était mon dernier été avant d'entreprendre des études d'infirmière. Il me fallait choisir un métier, mes parents auraient préféré pour moi une vocation, LA vocation. Devenir religieuse, très peu pour moi. J'aurais bien pu choisir d'être institutrice, mais j'avais besoin de sentir la vie qui bat dans les corps, de me rapprocher au plus près des limites de la condition humaine. Et pour donner à mes parents de quoi se fabriquer une consolation, je m'étais dit qu'en soignant les gens dans leur corps j'atteindrais aussi leur âme. J'estimais qu'un salut n'allait pas sans l'autre. D'ailleurs, pouvoir nous vanter d'avoir dépassé nos limites n'était sûrement pas étranger à cette idée de salut quand nous avons décidé de nous taper un périple aussi éprouvant. La randonnée jusqu'à Grondines allait être pour nous une sorte d'épiphanie. Au-delà de l'épreuve physique, elle révélerait à tout jamais ce qui nous liait et nous distinguait. Ce qu'elle fit mais pas de la façon que nous avions imaginée.

Lucille

Après cette balade, que dis-je, cette expédition vers Grondines, je savais que je ne reverrais plus mes amies. Gabrielle m'avait longuement parlé des choix auxquels elle était confrontée. Ses parents comptaient sur elle pour assurer leur salut. C'est comme ça qu'elle voyait leur désir qu'elle entre chez les Carmélites, au pire chez les Sœurs de la charité si elle tenait tant que ça à aider les gens. Mais pour Gabrielle, le don de soi ne voulait pas dire l'abandon de soi : elle avait l'amour dans sa mire et il n'avait rien de désincarné. D'ailleurs, la chair était toujours au centre de ses préoccupations. Avoir chaud, avoir faim, suer, se pâmer, mordre à pleines dents dans la vie conférait à mon amie un charme irrésistible, un pouvoir d'attraction pratiquement animal. La passion, dévorante pour elle-même, pouvait devenir dévastatrice pour ceux qui se mettaient en travers de son chemin. Elle savait écarter les nuances s'il fallait défendre ce qu'elle estimait être juste. J'avais toujours compris que l'idée d'épouser le Christ était loin de convenir à son appétit d'ogresse. En fait, elle n'avait rien à faire d'un Sauveur pétri d'un amour idéalisé et beaucoup trop altruiste. Sa propre destinée, qu'elle imaginait radieuse, et mon frère Régis la faisaient exulter pas mal plus. Moi, je me voyais bien entretenir toute ma vie l'amitié qui nous liait, mais que ma meilleure amie, ma confidente, devienne ma belle-sœur, je n'arrivais pas à l'imaginer. Comment celle qui connaissait tous mes secrets pourrait-elle partager le lit de mon frère ? Mes histoires intimes deviendraient-elles, par la force des choses, des secrets de famille ? D'ailleurs, Gabrielle en savait déjà trop. J'avais trop parlé. Je n'avais pas su taire les ardeurs qu'un surplus de vie avait semées en moi. Je ne voulais pas vivre avec une épée de Damoclès au-dessus de la tête.

Annette

Nous étions presque rendues au panneau indiquant que nous étions à 5 milles $\frac{3}{4}$ de Grondines quand j'ai entonné « C'est le réveil de la natu-u-re ! ». Je n'avais pas fini de dire « natu-u-re » que nous chantions toutes les quatre à tue-tête. Après *Les Joyeux Troubadours*, l'émission *Le Réveil rural*, que toutes les familles écoutaient religieusement depuis le printemps, marquait l'heure du dessert avec cette chanson. Ce n'est pas un hasard si je l'ai entonnée à ce moment. J'avais prévu une pause sucrée pour chacune de nous. Je voulais marquer le fait que

nous formions une famille d'amitié. Les grands sentiments doivent être sanctifiés à l'occasion. Et l'amitié fait sûrement partie de ce que la vie a de plus riche à offrir. Après tout ce millage à s'éreinter et ce temps à bâtir notre relation, j'estimais qu'une offrande, qu'une communion, qu'une célébration, même symbolique, était méritée. Puis, je connaissais Deschambault, je savais qu'à cette hauteur nous trouverions au bord du fleuve un lieu tout désigné pour ce partage, une plage de fin gravier où nous pourrions prendre nos aises sans que des importuns ne viennent nous déranger. Ce que j'ignorais toutefois, c'est que la magie du moment se terminerait sur un malaise, on peut même dire une discorde.

Berthe

Quelle chaleur il faisait ce jour-là ! Nous avons eu beau nous vêtir le plus légèrement possible, le soleil, combiné avec l'effort, nous avait donné des sueurs intarissables. À peine étions-nous descendues de nos bicyclettes qu'un coup de chaleur nous était tombé dessus. Nous nous sommes retrouvées avec des vêtements mouillés à les tordre. Une petite saucette dans le fleuve nous ferait le plus grand bien. Elle dénourerait nos muscles endoloris. Nous pourrions, ensuite, déguster goulûment les sablés à la confiture qu'Annette nous avait préparés comme seules savaient les faire les sœurs du cours d'art ménager. J'avais trouvé un buisson derrière lequel me dévêtir pour enfiler mon maillot quand j'ai entendu Gabrielle dire sur un ton franchement outré qu'elle n'avait pas choisi le métier d'infirmière pour soigner ce genre de problème. Je me suis dit que la tension due à la fatigue avait exacerbé son tempérament, déjà plutôt bouillant au naturel. Mais pourquoi prenait-elle un ton aussi cassant alors que nous pouvions enfin profiter d'un moment de répit ? J'ai cru qu'elle s'amusait à jouer la pimbêche intransigeante, la remonteuse de bretelles, qu'elle voulait faire enrager les filles, mettre du piquant dans un moment un peu trop parfait à son goût, installer un malaise pour mieux savourer le retour de la paix et de l'harmonie. J'avais mal compris son agacement.

* * *

La longue randonnée de vélo qui devait en principe souder les liens entre les quatre amies eut finalement l'effet contraire. À la fin de l'été 1938, à l'aube de s'inscrire dans la durée d'une

vie d'adulte, l'amitié s'est délitée. Gabrielle n'a plus voulu voir ses anciennes amies. Elles lui rappelaient toutes les limites de sa tolérance. Elle n'arrivait pas à accepter le malaise qui subsistait en elle depuis que Lucille l'avait appelé en renfort pour l'aider à régler son « gros problème ». Annette et Berthe manquaient d'envergure à ses yeux. Elles étaient prêtes à trop de concessions pour demeurer des filles de bonne famille. La vie est trop grande pour se satisfaire de si peu, jugeait-elle. Elle ne supportait pas de les voir se soumettre aux dictats des hommes, de la religion, des bonnes manières et d'une vie mise en boîte par les bien-pensants. L'automne venu, elle a consacré tout son temps à ses études de nursing pour finalement s'engager dans l'armée en 1942. Elle n'en est pas revenue. Lucille s'est exilée à Montréal où elle devint secrétaire. La solitude et la distance rendaient plus endurables la honte et le deuil dans lequel l'avait plongée sa visite chez une « faiseuse d'anges ». L'anonymat sert toujours mieux ce qui ne saurait se nommer sans que des murs s'écroulent. Annette est devenue religieuse cloîtrée. La peur, bien plus que la foi, avait fondé sa décision de couper les ponts avec les siens pour mieux repousser les tentations du monde. La cuisine est devenue son Église. « Prenez ce pain et mangez-en tous, car ceci est mon corps. » Elle trouvait dans la nourriture le pouvoir de l'Esprit Saint qu'elle n'arrivait pas à approcher dans la prière. Berthe, qui s'est mariée en 1942 avec Régis qui craignait de devoir s'enrôler depuis que l'idée de conscription prenait du galon au gouvernement, a perdu toutes les amies avec qui elle aurait pu partager sa peine d'être soumise à un poltron, alcoolique et violent. Sa vie ressemblait de plus en plus à une expiation, mais où était sa faute ? Elle ne comprenait pas que la force de l'amitié ne garantisse pas sa pérennité.